

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 59.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sotol

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagne
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 50	6 00
Un an	10 00	10 00
Nombre du jour	\$ 0 01	
ancien	1 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne portent que sur les abonnements payés d'avance.

11 mai.

Nous n'avions point tort, on le reconnaît, de mettre hier en quarantaine de si prudente observation la dépêche venue à la fois de Madrid et de Londres, à moins qu'on ne l'ait fabriquée tout bonnement et de toutes pièces à Buenos Ayres, dans laquelle on nous annonçait qu'un combat acharné — oh! combien d'antique Frank Nohain — avait été livré la veille dans les eaux du Passage de la Mona, entre l'Itali et le Porto Rico, à la hauteur du cap Engaño, Engaño, un nom prédestiné.

Voici, en effet, qu'on télégraphie aujourd'hui de Cadix que l'escadre du vice-amiral Cervera, bien loin de réaliser semblable prouesse ou de commettre si formidable imprudence, vient de mouiller au grand complet dans les eaux gaditanes.

Ainsi s'évanouissent les fables de l'hypothétique victoire; ainsi s'éteignent également les appétits qu'on nous dit avoir été éprouvés à Washington au sujet de l'Orizon, du Nicté et du Marietta.

Messieurs les correspondants télégraphiques et les agences qui les subventionnent flétrissent, pour peu que la chose continue, par perdre tout crédit. C'est plus seulement, en effet, la Gaceta qui nous approuve de camarade à sensation. Il y a à Buenos Aires telle agence que nous pourrions nommer l'on fabrique et coudent la nouvelle probable — quitte à la démentir quelques heures plus tard — avec la plus magistrale audace qu'on puisse imaginer.

Madrid, de son côté, semble avoir en ces jours derniers toute une floraison ultra-tropicale de nouvelles hyper-andalouses, et Key-West-Washington ont des fils qui n'ont rien à envier aux plus hyperboliques des cadets de Gascogne. Comme elle a raison notre vieille amie Haras de ne donner que sous bénéfice d'inventaire tout ce qui lui vient par ces voies suspectes! Vous verrez qu'après l'avoir «blagué» sur tous les tons et honnie en vers et en prose, c'est encore à elle seule qu'on devra en revenir quand on ne voudra pas être dupé en matière de dépêches.

Convenons toutefois que la tentation est grande pour les nouvellistes. La curiosité publique plus avertie et plus féroce que le Minotaure des temps fabuleux veut à tout prix qu'on lui serve chaque matin avec une tasse d'ail au chocolat quelque grosse nouvelle capable de mettre un frisson sous l'épiderme des plus cuirassés et dans l'âme des plus intrépides. Comment la satisfaire alors, quand les événements sont en retard... Un esprit vulgaire, entravé en ses élans par des scrupules confesserait tout bonnement que la marée manque. Mais nos modernes pourvoyeurs de délices, n'ont pas de ces timidités, et pour ne pas être devancés par la boutique d'en face ou d'à côté, ils n'hésitent pas à forger de toutes pièces la nouvelle en donnant pour certain ce qui est probable et pour réaliste ce qui est en perspective. La chose réussit; quelquefois, si le destin railleur donne aux événements une autre direction, on publiera sans retard une démenti, et ce sera encore de la copie. La section télégraphique en sera allongée et il y a des lecteurs qui aiment cela, des propriétaires de journaux aussi, cette prose étalée en somme plus économique que celle de rédacteurs compétents et expérimentés.

Morale: Par le temps qui court le commencement de la sagesse est de ne croire aux dépêches qu'après en avoir scruté les origines et pesé les vraisemblances.

Et pour en revenir à l'imaginaire bataille dans laquelle on donnait pour coulés l'Italia, le Brooklyn et autres troujous nord-américains de marine, soit, il était vraisemblable qu'un lieutenant de l'effroyable leçon de Cavite, l'amiral espagnol eût lancé en folle élan, par bravade téméraire et impitoyable de revanche, son escadre du Cap Vert, notablement inférieure aux forces qu'il eût eu à défer dans les eaux des Antilles?

Il est certain, pourtant, — aussi certain que regrettable, — que les foules, emportées par d'honorables sentiments et mal informées sur les raisons indéniables qui commandent la prudence et l'ajournement, exercent en vue d'une occasion promptement une pression que la politique a eu trop souvent la débilité de subir quand tout faisait un devoir de lui résister.

Nous trouvons, quant à nous, que le gouvernement espagnol a été sage et que les ministres ont fait preuve de courage en bravant l'impopularité que le retour momentané à Cadix de l'escadre de l'amiral Cervera a pu leur attirer. La vraie bravoure ne consiste pas à risquer dans un coup de tête, préparé la bataille, si présenter avec toutes les chances possibles de succès, et vaincre alors ou mourir avec gloire est autrement patriotique et honorable.

Ces vérités sont malheureusement difficiles à faire entendre aux foules surexcitées, dans les heures de grande effervescence nationale. La passion arrive trop fort pour que la voix grave de la raison arrive jusqu'à ses oreilles.

En attendant, l'élément gronde sur plusieurs points de l'éprouvée péninsule espagnole. L'état de siège a été déclaré dans la plupart des provinces. Les sévères de la loi martiale sont suspendues sur la tête des perturbateurs de l'ordre public. Après avoir conduit leur pays à la ruine, le peuple à la misère, l'armée nationale à la guerre, le drapeau à la défaite, c'est tout ce que les gouvernements trouvent pour réparer leurs bêtises. L'état de siège, la loi martiale, quand ce n'est pas le canon comme il y a trois jours à Milan.

Semblables spectacles sont douloureux au delà de tout ce qu'on peut dire et il aurait à désespérer de l'avenir si la raison souveraine ne permettait de pressentir et de prédire des temps meilleurs, les temps où les masses populaires émancipées par une instruction solide et une éducation générale sauront faire du gouvernement démocratique une bienfaisante réalité et des institutions républicaines une inviolable égide pour tous les droits et toutes les libertés.

L'élection du 8 mai

Le télégraphe nous a apporté hier et ce matin les premiers résultats connus des élections

générales qui ont eu lieu dimanche dernier en France pour le renouvellement total de la Chambre des Députés. La lutte n'aura pas été certainement moins ardente cette fois qu'il y a quatre ans, et les candidats n'auront point manqué, si dégoûtés que se soient montrés à la fin de leur carrière législative quelques uns des élus du scrutin antérieur.

Une statistique intéressante, dressée le mois dernier par l'Argus de la Presse en pouvait le total à deux mille deux cent vingt-cinq, chiffre fort respectable déjà, assurément, et qui a dû grossir encore au dernier moment.

De tant de gens qui briguaient — ce n'est pas une raison pour les traiter de brigands — le mandat législatif, combien le méritaient, combien y étaient dûment préparés, combien capables de l'exercer avec intelligence et patriotisme? Autre problème de solution difficile, l'usage n'étant pas, hélas! de faire passer un examen de capacité aux candidats, ni même de toujours exiger d'eux le certificat de bonnes vie et mœurs qu'on n'oublie jamais d'imposer au dernier des meurt-de-faim en quête de besogne rémunérée. Et la chose ne laisse pas d'être étrange qu'il faille en France et autres pays de haute civilisation un diplôme pour enseigner l'alphabet aux microbes des écoles primaires alors qu'on peut se faire bombarder législateur sans avoir prouvé qu'on sait à peu près ce que c'est qu'une loi!

A côté des candidats incapables qui pullulent et des indignes qui foisonnent — et dont, par bonheur, le suffrage populaire fait souvent bonne et complète justice — il y a aussi les candidats simplement fantaisistes, les candidats amusants. Ils font bien rire un peu, même en allant aux urnes!

Sous l'Empire, le record à cet égard appartient sans conteste au fantasiste Breton, le «candidat humain», — c'est ainsi qu'il s'intitulait en ses professions de foi — et à l'impondérable Gagne qui se présentait maintes fois comme «candidat surnaturel, universel et perpétuel».

C'est à la réélection de leurs anciens généraux que l'on reconnaît si les candidats sont sérieux ou plaisants, convaincus ou facétieux. On peut toutefois s'y tromper. Le candidat répète l'homme le plus grave du monde formule sans le vouloir ni s'en apercevoir des promesses et des revendications qui provoquent l'hilarité des gens les moins enclins à l'éclat de rire. C'est qu'il n'y a rien de plus barbant, en réalité, de plus risible, que le sérieux qui porte à faux. A ce genre appartiennent les inoffensifs manigances — ils sont nombreux — qui ne laissent passer aucune occasion, aucune consultation électorale surtout, sans proposer au peuple leurs plans de réforme, leurs panacées sociales, leurs projets de Constitution. On ferait un bon catalogue et non moins riche collection de toutes les divagations, de toutes les extravagances affichées par les candidats de cette espèce.

Aujourd'hui, c'est M. Jaurès qui tombe vaincu sous les tessons de bouteilles des verriers de Carmaux. Ces braves gens ont appris à leurs dépens qu'il ne suffit pas qu'on leur chante la Carmagnole au dessert des banquets démocratiques pour améliorer leur sort et faire intelligemment leurs affaires. Ils ont préféré un candidat moins éloquent, mais plus positif en ses desseins. M. Zola en sera sans doute inconsolable; c'est une raison de plus pour que les gens de bon sens s'en réjouissent.

D'autres éloquentes des titres d'une cocasserie infidèle pour se concilier les préférences de l'électeur. Ils nous ont vu aux élections de 1871, un couple de Breton, disait sur les murs de Paris, en affiches sang de bœuf: «Qu'oubliez pas, citoyens, que j'ai failli être fusillé plusieurs fois sous la monarchie et sous l'Empire». Un honnête ajour: «Dommage que tu ne l'aies pas été complètement, tu t'en es passé au premier tour».

Voici, en attendant, qu'on nous annonce l'échec de plusieurs des grands premiers rôles de la dernière législature. Aux élections prochaines, c'est la veste indigée par les électeurs du Var à M. Clémenceau, grand démissionnaire de ministères devant l'Eternel qui jeta la consternation dans le camp radical dont M. Goblet, malgré la concurrence de M. Bourgeois, reste, en sa petite taille, la plus haute personnalité.

Aujourd'hui, c'est M. Jaurès qui tombe vaincu sous les tessons de bouteilles des verriers de Carmaux. Ces braves gens ont appris à leurs dépens qu'il ne suffit pas qu'on leur chante la Carmagnole au dessert des banquets démocratiques pour améliorer leur sort et faire intelligemment leurs affaires. Ils ont préféré un candidat moins philanthropique et moins éloquent, mais plus positif en ses vues et plus constant en ses desseins. M. Zola en sera sans doute inconsolable; c'est une raison de plus pour que les gens de bon sens s'en réjouissent.

Parmi les membres du cabinet Méline soumis à l'épreuve figurait M. Boucher, ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes, et grand industriel pour son compte particulier.

Il nous est spécialement agréable d'apprendre que les électeurs d'Epinal lui ont rendu justice et l'ont réélu d'emblée au premier tour. Moins heureux, M. Lebou, ministre des Colonies, est resté en ballottage dans la circonscription de Parthenay. Il est à espérer que le second tour de scrutin lui sera plus favorable. M. Lebou, jeune encore, a rendu à la France et aux idées républicaines des services qui permettent d'en espérer de plus grands encore.

M. Turrel, ministre de Travaux Publics, l'a emporté haut la main, à Narbonne, bien que ses complaisances pour M. Méline, en matière économique, lui aient été rudement reprochées par les libéraux-échangistes de son arrondissement.

MM. Dromont et Deroulle ont été élus aussi, le premier en Algérie et en haine à l'Idole et archéologue du Juif, le second à Angoulême où l'on aime et où l'on a raison d'aimer sa muse patriotique et ses généraux «emballements».

M. Paul de Cassagnac, qui tenait à en appeler du verdict jadis rendu contre lui par les électeurs de Mirande, — comme Luther en appelait après du Pape mal informé au Pape mieux informé — n'est pas resté sur le carreau au premier tour. L'union de ses adversaires républicains pourrait toutefois assurer sa déroute dans quinze jours, au scrutin de ballottage.

M. Barthe, qui compte à Montevideo de nombreux amis et de sincères admirateurs, a triomphé à Pau sans grande difficulté.

La représentation de Paris ne sera pas sensiblement modifiée dans la nouvelle Chambre: radicaux et conservateurs y reviennent dans la même proportion. M. Rouanet est réélu mais M. Cochlin l'est aussi. M. Mesureur conserve son mandat, mais M. Berry lui fera vis à vis. Les électeurs de M. M. Brisson et Lockroy leur sont restés fidèles.

A Lille, M. Guesde est battu; le succès de l'abbé Lemire qui leur fit leurs plumes-bandes ne suffira pas pour consoler les socialistes de ce désastre.

M. Reinach, atteint en son prestige par les histoires du Panama et de Dreyfus — si étranger qu'il y soit resté, n'a pas retrouvé à Digne l'enthousiasme d'autan. C'est encore un ballottage.

En ballottage aussi à Loches, son bonjour-pourri, le judis irrésistible Wilson, gendre malencontreux de feu Grévy.

D'autres détails ne sauraient tarder à nous parvenir. Tels quels ceux-ci sont aussi instructifs qu'intéressants et dessinent assez bien les tendances générales de la majorité des électeurs. Nous en reparlerons.

La Convocation de la Nouvelle Chambre

La Chambre, en se séparant, a décidé, comme on le sait, de s'ajourner au 1er juin. Cette décision est d'autant plus de nature à étonner, que le mandat des députés actuels expire le 31 mai.

On ne peut guère s'expliquer un pareil vote que par la persuasion où sont les députés sortants, qu'ils seront les députés entrants.

Mis là, encore, en admettant la réalisation de l'espérance de nos députés, il y a une erreur d'appréciation qui convient de rectifier.

Le mandat des nouveaux députés commencerait à partir du 1er juin, mais ils ne peuvent pas se réunir de leur propre initiative; il appartient au gouvernement de fixer lui-même la date de la convocation de la première session de la nouvelle législature.

On ne peut donc se fier au vote émis par la Chambre en se séparant, admettre la date du 1er juin pour le premier jour de réunion — le 31 mai.

Les femmes au barreau

Un aimable correspondant, qui signe «un lecteur indiscipliné», et que nous remercions fort d'être une spirituelle lectrice, nous somme de dire ici «sans ambages, ce que nous pensons du cas de mademoiselle Chauvin et des résistances que la routine en l'intérêt du sexe barbu lui oppose».

Nous croyons sincèrement avoir prévenu depuis longtemps les désirs de notre lectrice, et peut-être serait-il facile de lui prouver que s'il n'est pas indiscipliné en ses demandes il ne l'est pas toujours, en revanche, assidu en sa lecture. Mais pourquoi le chagriner? Pourquoi sembler lui accorder de mauvaise grâce une consultation qu'on est fort aise, au contraire, de produire, et que d'autres tentatives analogues à celles de Mlle Chauvin peuvent rendre opportunes.

Mlle Chauvin, en effet, n'est pas la seule femme qui ait fait des études juridiques. Il y a sur les bancs de l'Ecole de Droit à Paris, et même en province, d'autres étudiantes. Maintiendrait-on, à leur rencontre, la jurisprudence opposée à Mlle Chauvin? Leur refusera-t-on admette systématiquement la faculté de plaider devant les tribunaux français? Ne cédera-t-on pas plutôt devant l'invasion grandissante?

Nous estimons, quant à nous, qu'il est difficile de découvrir un prétexte honnête et raisonnable d'insurmontable opposition.

Les femmes sont admises à suivre les cours de droit et à passer les examens. C'est une dupes, si leurs études terminées, on vient leur contester le droit d'être juristes. Doctores en médecine il a bien fallu leur permettre d'exercer la médecine. Licenciées en droit, il leur faut la licence de l'enseignement. C'est là une question d'équité, de logique et de bon sens.

Pour écarter les femmes du barreau, il faudrait avouer tout crument qu'on redoute leur concurrence. L'aveu serait assez humiliant et, d'ailleurs, la crainte serait peu justifiée: le nombre des femmes disposées à suivre les carrières, dites libérales, est restreint; leur ambition ne serait pas avant longtemps, une menace pour les leur ambitions masculines. Et fût-il autrement, il serait ridicule de voir les avocats, qui se plaignent de libéralisme, se défendre contre leurs concurrentes par les mêmes procédés qu'ils employaient naguère certains artisans de la rue du Sentier et, à leur exemple, les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts.

On pourra peut-être recourir à quelques raisons hypocritiques et dire que le métier d'avocat ne convient pas à la femme. Lorsque on tentait de lui dénier le droit d'étudier et d'exercer la médecine, on soutenait que confesser et soigner des malades, passer des plaies et manier le bistouri répugnait à la sensibilité et à la délicatesse d'une nature féminine. Et on avait tort. Aujourd'hui, on objectera sans doute: «Dans l'intérêt de la justice, il ne faut point que la femme puisse plaider. C'est une créature de parti pris et de sentiment qui n'a point le sens des affaires. Elle est incapable de classer un dossier et d'exposer une cause».

Pour être un bon avocat, il faut avoir avant tout l'esprit souple et subtil. Ce sont là des qualités qui ne sont point départies qu'aux hommes.

Sans doute, lorsque une femme traite ses propres affaires, elle est le plus souvent abusée par une sorte de mirage sentimental. Il n'est point d'avocat qui n'ait été, à ses débuts, stupéfait de l'intelligence ténue que certaines femmes d'ailleurs très fines et très avisées, mettent à lutter contre le droit et l'évidence, dès qu'il s'agit de leurs propres intérêts. Dans son drame de *Orléans*, M. Henry Becque a souligné ce trait de caractère dans une scène admirable de vérité. Une veuve apprend d'une de ses filles

qu'on doit mettre en vente la fabrique qui appartient à son mari. Elle répond simplement: «Moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique. — Il y a une loi! répond la jeune fille. — Moi vivante...» reprend l'oncle. Et comme la fille insiste: «Il y a une loi! la pauvre femme accuse ses enfants de vouloir la faire mourir de chagrin. Pour la femme, toute loi qui va contre son gré ou son caprice est une loi non avenue.

Mais, qu'il s'agisse des affaires des autres, cette même femme retrouve immédiatement tout son sang-froid et toute sa lucidité. Elle a le coup d'œil sûr, et son imagination lui fait concevoir un vieux procureur. A Paris, dans de grandes maisons de mode on de nouveautés, les contentieux est parfois confié à des femmes, elles s'acquittent de leur tâche avec une merveilleuse habileté.

Que trouvera-t-on encore? Des plaisanteries. Elle seront faciles et abondantes. On en verra les magistrats; si l'avocate est folle. On se plaindra, si l'avocate est bavarde. On se liguera, dans la salle des Pas-Perdus, à des spirituels commentaires sur le costume du «nouveau confesseur». Passera-t-elle une robe sur sa robe? Portera-t-elle une toque ou bien se promènera-t-elle nue dans les couloirs du Palais, tout comme M. Waldeck-Rousseau? Comment devra-t-on modifier pour elle l'antique formule: Mon cher maître? Le Conseil de l'Ordre aurait-il à admettre la requête de Mlle Chauvin, ne fût-ce que pour varier un peu les facettes professionnelles que les avocats, éparés dans la salle des Pas-Perdus, se transmettent pieusement depuis le treizième siècle.

Cruz Roja Sud-Americana

Anuncio a las 9 se reunieron numerosos solidos españoles con el fin de organizar la Sociedad Cruz Roja Sud-Americana, en la casa habitación de don Vicente Novoa.

He aquí el extracto del acta labrada: «El señor Posada, expuso a los señores socios la idea que los había congregado, que no era otra que la formación de una comisión, para que fueran depositarios de los fondos que se recolectaran para la formación de la Sociedad Cruz Roja Sud-Americana, para ir al teatro de los sucesos que se están desarrollando en las Antillas y en Filipinas para prestar sus humanitarios servicios».

Esta idea fue aceptada por unanimidad y se procedió entonces a la distribución de cargos, resultando electos los siguientes señores: Presidente, doctor don Vicente Novoa; tesoro, don Anastasio Aspiroz; secretario, don Fernando Landi; vocales, don Manuel Lanier, don Sohrino Alonso, don José B. Rodríguez, cuyos señores aceptaron esos cargos.

Se acordó nombrar jefe de la expedición médica al pichilador de este pensamiento, doctor Sabino A. Posada, al que también se le comisionó para que recolectara los fondos de campaña levantando suscripciones en ellos, y nombrase comisiones recolectoras de fondos y pusiese en práctica todos los medios conducentes a llevar a la práctica su idea.

Se acordó por unanimidad nombrar socios honorarios a todos los señores directores de diarios de la capital: doctor don Carlos María Ramírez, don Agustín Hortalano, don Francisco Vazquez Corón, don Albaldo Arzobispo, don José A. Luján, doctor Eduardo Acevedo, doctor Eduardo Acevedo Díaz, don G. O'Brien y Sagra, don José Balle y Oñativier, don W. H. Denstone, don Antonio O. Villalba, doctor Elbio Fernández, don J. G. Boron Dubard, don Juan G. Bucla (hijo), don Juan Antonio de Arceaga, resolviéndose pasarlos nota comunicando tales cosas nombramientos.

Se acordó al mismo tiempo lanzar un manifiesto al pueblo nacional y extranjero dándole a conocer los móviles de la Sociedad y abrir suscripciones voluntarias en las redacciones de los diarios.

También se acordó mandar imprimir varias listas de suscripción que serán repartidas en las Comisiones seccionales que se nombren.

Quelco definitivamente aprobado que la expedición médica se dirigiera a las islas Canarias para ponerse a las órdenes del gobierno español, pero que la misión que lleva la Cruz Roja Sud-Americana es seccionar a todos los heridos, sin distinción de nacionalidad, que caigan en la horrible contienda que están empeñados en los actuales momentos España y los Estados Unidos.

En caso de que por cualquier circunstancia esta expedición no pudiera realizar sus nobles pensamientos, la Comisión no podrá en ningún caso disponer de los fondos recolectados, sino para fines humanitarios y de caridad.

No siendo para más el acto se levantó la sesión, siendo las 11 p. m.

Les voyages de Philartète

II

Le ciel qui voulait sans doute éprouver la constance du philosophe, se remplit de nuages et de menaces dès le commencement de la traversée. Mais, dans les fatigues et les dangers, Philartète montra comme ferme et inébranlable l'âme d'un vrai sage. Il demeura impassible, car rien ne pouvait être nouveau pour lui. Si jusqu'alors ses pieds n'avaient pas dépassé l'enceinte de Paris, son esprit avait fait le tour du monde, non point de ce petit monde que nous habitons, mais de l'univers infini. C'est à peine s'il avait daigné regarder notre chétive et infime terre; il planait trop loin au dessus d'elle; lorsqu'il se décida à la visiter, il n'y pouvait rien trouver qui l'étonnât.

C'est lui qui donna les vieux mythes par sa platitude en face des fureurs de l'Océan. Plusieurs fois, au fort de la tempête, quand les lames balayaient le pont, il se fit lier solidement au grand mât pour contempler de la bonaventure des airs et des eaux; il contemplait ce spectacle d'un œil serein. Un jour même qu'il n'avait pas pris la précaution de se faire ainsi amarrer à la façon du prudent Ulysse, emporté à la mer par une bourrasque, on le retira à grand peine, à demi asphyxié. Il reprit vite ses esprits qu'il n'avait guère perdus, secouru un peu l'eau qui ruisselait de ses vêtements, et, sur le champ, se mit à écrire une savante dissertation psychologique sur les sensations qu'il venait d'éprouver en cette aventure.

De tempêtes en tempêtes le *Cygne*, solide et bien conduit, arriva au Cap et le double heureux: le vent et la mer s'apaisèrent enfin, et le navire s'avancera sur un lac tranquille vers les côtes du Céleste Empire. Le capitaine, une après-midi, annonça à Philartète que l'aurore du lendemain lui montrerait les bords du berceau de la civilisation.

A la tombée du jour, un souflet léger et propre se leva: le *Cygne*, sur les flots souriants, volait la terre était proche, où ses ailes allaient se reposer. Le capitaine, sentant le vent fraîchir un peu, ordonna de prendre un ris dans les lunniers et s'endormit en paix, comme presque tout l'équipage. Seuls, l'officier de quart, l'homme de barre et la vigie veillaient; le navire glissait paisiblement sur une mer clémente et sans obstacles.

III

Tout à coup, vers une heure du matin, une violente secousse, accompagnée de craquements formidables, jeta les dormeurs hors de leur quiétude et de leurs lits.

«Tout le monde en haut!» cria le capitaine. Philartète arriva le dernier sur le pont, sans s'éveiller au port. Il trouva l'équipage et les passagers qui s'agitaient dans une inexplicable confusion. Le bâtiment était couché sur le flanc, la proue en l'air, les mâts rompus; il avait donc contourné un îlot qui n'était point marqué sur les cartes; on déneblait vaguement une masse noire de rochers noyés dans l'ombre. Était-ce une de ces îles volcaniques qui, parfois, surgissent soudainement du fond des mers? Philartète conjectura que cette opinion était probable, et la proposa au capitaine comme une hypothèse satisfaisante.

«Eh! monsieur, s'écria le marin, que ce roc vienne du fond de l'Océan ou du fond de l'enfer, nous sommes perdus, à tous les diables!»

«En vérité!» dit Philartète.

Le capitaine lui avait déjà tourné le dos pour diriger les suprêmes manœuvres. Ranimés par les exhortations de leur chef, les matelots se mirent vaillamment à l'ouvrage: le philosophe, tranquillement, se mit en devoir de les aider de son mieux. On coupa vivement et on jeta à la mer les débris de mâts et d'agrs qui surchargeaient le navire à tribord; le *Cygne* parut se relever un peu; mais une large vague d'eau s'était déclarée et l'on dut reconnaître bientôt que les pompes étaient impuissantes.

«Adieu mon pauvre *Cygne*», dit le capitaine, mais donne ton dernier coup d'aile! Amène les embarcations!»

Les embarcations étaient intactes par bonheur, on les mit rapidement à l'eau; le capitaine y fit descendre les passagers et quelques hommes d'équipage; c'était tout ce qu'elles pouvaient porter: elles s'éloignèrent et disparurent dans la nuit.

Une dizaine de matelots demeuraient sur le *Cygne* avec leur commandant. Un passager d'ici resté avec eux: c'était le philosophe qui n'avait point voulu disputer une place à des gens plus pressés que lui.

«Que faites-vous là?» lui dit brusquement le capitaine.

«Je considère...»

«Votre cercueil?»

«Peut-être qu'il sait? dit le philosophe.

La mer, en cet instant, se soulevait furieuse sous une rafale subite, et frappant le bâtiment sur les rochers, menaçait de l'y briser avant même qu'il n'eût le temps de sombrer: et le gaillard d'arrière était déjà sous l'eau. L'ilot ne présentait, autant qu'on pouvait le distinguer, qu'une muraille abrupte: il semblait impossible de l'escalader. Le capitaine fit tailler dans les bordages des solives qu'on relia à la hâte avec des cordes: un radeau, grossier mais à peu près capable de porter les naufragés, fut ainsi amarré aux flancs du navire. Les marins s'y jetèrent avec quelques provisions: Philartète ne se déplaça point; le capitaine l'invita à descendre devant lui, et notre ami, poli quoique savant, le supplia de lui montrer le chemin, lorsqu'une vague énorme, passant par dessus le pont du navire, rebroussa sur le radeau et en éparpilla au loin les débris et les hommes; emporté au passage le capitaine et le philosophe.

Philartète, jeté contre les rochers par le flot, rebroussa à demi brisé dans l'écume, quand une autre vague d'eau plus violente et plus haute le repêcha, l'emporta et le lança sur la crête d'un roc. Il s'attacha instinctivement au sol d'une étreinte désespérée et s'évanouit. Pour être philosophe, on n'est pas de fer.

(La suite au prochain numéro.)

Les Pauvres du la Reine d'Angleterre

Londres, 10 avril.

Le grand-nombre de la couronne a procédé ce matin, en l'abbaye de Westminster à la distribution annuelle des aumônes de la paroisse. Pour cette cérémonie, le plat d'or massif affecté à cet usage qui est conservé à la tour de Londres avec les diamants de la couronne, avait été apporté en voiture par deux *lads* criers qui l'ont remporté aussitôt après sous bonne escorte.

La tradition veut que chaque année, dans les premiers jours d'avril, le souverain ou la souveraine fasse distribuer à des pauvres gens de son âge, une bourse contenant autant de pièces de monnaie qu'il ou qu'elle compte d'années; le nombre des pauvres ainsi assistés dans l'un comme dans l'autre sexe, est aussi égal au nombre d'années qui forment l'âge du chef de l'Etat. Cela revient à dire que ce matin on a distribué à Westminster 70 bourses à autant de femmes du même âge. Ces bourses sont de satin blanc, brodées au chiffre de la reine et contiennent chacune 79 pence de 6 pence, nœuds, au millésime de l'année et sortant de la Monnaie. A ces bourses viennent s'ajouter des bons de nourriture et de vêtements.

Les aumônes d'aujourd'hui ont nécessité une dépense totale d'un peu plus de 20.000 francs.

R.

Invention d'un soldat allemand

Strasbourg, 10 avril.

Un jeune homme, faisant son service militaire au 31^e régiment d'artillerie de campagne à Haguenau, a fait, au cours de l'hiver dernier une invention très intéressante devant amener une importante amélioration du nouveau canon à tir rapide.

Ce jeune soldat, qui travaillait avant son entrée au corps comme ouvrier serrurier, employait

tous les moments de liberté que lui laissait le service et même une partie de la nuit à faire les plans et les dessins de son invention. Aucune difficulté, ni les reproches de ses camarades qui trouvaient qu'il brûlait trop de pétrole ne l'ont empêché de mener son travail à bonne fin. Le jeune inventeur a adressé directement à l'empereur ses dessins avec texte explicatif.

L'empereur a ordonné que le jeune soldat ne soit pas inquiété pour avoir contrevenu au règlement en ne suivant pas la filière hiérarchique. Une commission d'officiers a été chargée d'étudier les plans et dessins. Le plus profond secret est gardé sur les détails de cette nouvelle invention.

La Traversée de l'«Aimée»

On nous écrit de Brest, 11 avril.

Vous avez annoncé l'arrivée à Brest du voilier *Aimée*, qui a mis deux mois complets à effectuer la traversée de Marseille à Brest. Le capitaine Kérié donne sur ce voyage les détails suivants:

